
GENEVIÈVE
HELLER
Une coupable idéale ?
Les Presses Littéraires

UNE COUPABLE IDÉALE ?

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

ISBN : 979-10-310-0528-7
© Geneviève Heller – Les Presses Littéraires, 2018

Geneviève HELLER

UNE COUPABLE IDÉALE ?

Les Presses Littéraires

Avant-propos

L'histoire policière développée dans mon roman s'inspire d'un fait divers réel que j'ai interprété en totale liberté, sans aucun souci de vérité. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits ayant existé n'est donc pas fortuite, mais n'est que le prétexte de cette fiction.

Geneviève Heller

« Écrire, c'est presque toujours mentir ».
Jules Renard, Journal du 12 août, 1902

« La vie est autre que ce qu'on écrit ».
André Breton, Nadja, 1928

1

Septembre 2008

Il est 15 heures. Derrière les baies du hall d'entrée du casino, une femme guette une accalmie de l'orage qui vient d'éclater dans le ciel d'Argelès-sur-Mer. Son visage est crispé et une violence latente paraît tendre son corps, droit comme un i. Sa silhouette est pourtant toute en douces rondeurs : hanches pleines, fesses rebondies, seins pamplemousses… L'agent de sécurité chargé du contrôle des entrées, qui la reluque ainsi, la connaît. C'est une cliente régulière, carte fidélité au club et machines à sous préférentielles, joueuse aussi à la table de black jack ou à la roulette. Nul besoin d'être fin psychologue pour sentir qu'elle est au bord de la rupture, qu'un rien peut déchaîner sa colère. Il tente toutefois une approche compatissante : « La chance n'a pas l'air d'avoir été au rendez-vous, madame Esposito. »

Elle se retourne et lui jette un regard si glaçant qu'il a l'impression que de bleus ses yeux sont devenus noirs.

À ce moment-là une femme d'une soixantaine d'années entre, parapluie dégoulinant et grand cabas en plastique dans l'autre main. Elle s'ébroue en riant : « Eh bien ! Quelle saucée ! Pourtant il faisait beau lorsque je suis partie de Canet !

– C'est juste un grain, dit le contrôleur, ça ne devrait pas durer.

– Je l'espère, répond-elle. Je n'ai déjà pas grand monde à mon exposition les jours ensoleillés, alors par temps de pluie… Puis elle s'adresse à la femme près de l'entrée : « En attendant la fin de l'orage, venez voir mes peintures si vous voulez, j'expose au sous-sol et j'ouvre dans cinq minutes, le temps d'allumer les spots. Vous verrez, mes toiles sont très gaies.

– Vous pouvez passer par l'escalier intérieur, c'est au rez-de-chaussée, côté plage, ajoute l'agent.

– Merci, mais je n'ai pas le temps, dit sèchement madame Esposito. » Et elle sort sous la pluie, descendant vivement les marches en se tenant à la rampe pour ne pas glisser, puis se hâte vers le parking.

L'artiste, elle, paraît soudainement découragée. Elle regarde tous ces gens, nombreux sont retraités, les yeux rivés sur les voyants lumineux multicolores des machines à sous, étourdis par les bruits électroniques permanents qu'elles émettent. Des cars complets s'arrêtent parfois devant le casino et dé-

versent ces joueurs occasionnels pour un déjeuner suivi d'un après-midi dédié au jeu. Elle n'a jamais vu l'un d'entre eux devant ses tableaux, ils ne descendent jamais.

2

Ce vendredi 14 novembre 2008 une tramontane glaciale se déchaîne sur le littoral roussillonnais. Le ciel est lumineux, dégagé de tout nuage, mais la température ressentie est hivernale et fortement dissuasive. Personne ne musarde dans les rues pour le plaisir, et encore moins sur la plage de Sainte-Marie-la-Mer. Dès la nuit tombée, chacun se calfeutre, rideaux tirés, volets fermés. Vers trois heures du matin plusieurs détonations lacèrent le silence du côté du camping municipal. Aucun curieux ne sort. Les gens dorment ou, s'ils sont réveillés, pensent à des jeunes faisant exploser des pétards dans le quartier ou même à des affaires plus graves dont il vaut mieux ne pas se mêler. Dans la nuit le vent tourne au marin et une pluie continue lave les rues.

Samedi matin, comme tous les jours vers huit heures, Ernest Costa, gilet épais sur chemise à carreaux et pantalon à bretelles, sort de son lotissement accompagné de son chien pour une promenade en direction de la plage. Au passage, il le laisse pisser

contre le mur du voisin, un vieux grincheux qui aboie après tout le monde, y compris les petites qui viennent lui faire son ménage et ses repas à tour de rôle, un acariâtre qui lui pourrit la vie avec ses haies mitoyennes trop hautes qui masquent le soleil. Il n'y a pas de petite vengeance, pense-t-il, tout content que son cabot ait une fois de plus salopé le mur. La pluie a cessé mais l'air reste chargé d'humidité, un temps qu'Ernest n'aime guère car il accentue ses douleurs rhumatismales. Ils se dirigent vers la digue et traversent le terrain qui la longe, non loin du camping. Dans l'air flotte une écœurante odeur de caoutchouc brûlé. Ernest aperçoit près de la jetée une épave aux trois quarts carbonisée. Il marche vers elle, foulant une terre semi-herbeuse, de plus en plus calcinée au fur et à mesure qu'il approche. Bosquets de roseaux et arbustes transformés en lugubres griffures noires désolent davantage le décor. La voiture n'a plus de couleur sur la moitié de sa surface, ni vitres, ni pneus ; ne reste que la carcasse partiellement noircie, une plaque d'immatriculation presque intacte et, sur ce qui subsiste de la banquette arrière, il aperçoit un corps recroquevillé sur le côté, le dos quasiment cuit. Ernest a envie de vomir. L'horreur du spectacle macabre le chamboule, il a le cœur au bord des lèvres, et il reste là, pétrifié.

Les aboiements frénétiques de son chien, qui ne cesse d'aller et venir, finissent par le sortir de

son inertie. « Tu as raison », dit-il à son chien qu'il prend souvent à témoin dans sa vie quotidienne, une vieille habitude d'homme seul qui s'amplifie chaque année davantage. « Il faut que je fasse quelque chose. Bon ! J'appelle la gendarmerie ». Ernest a toujours son portable avec lui, on ne sait jamais : un malaise, un accident, des clés perdues, il a promis à ses enfants de ne pas sortir sans l'emporter. Il n'en voit pas trop l'utilité mais ça les rassure à bon compte, alors il le fait. Aujourd'hui cela lui évite de retourner chez lui pour appeler et lui permet d'attendre les gendarmes sur les lieux, comme ils l'ont souhaité à la fin de l'entretien téléphonique.

Vingt minutes plus tard, ils sont là. Constatant qu'il y a bien un corps à l'arrière du véhicule, ils appellent leurs collègues de la section de recherches de Perpignan et, en attendant leur venue, demandent du renfort à leur brigade de Canet-en-Roussillon pour pouvoir installer un périmètre de sécurité et entamer rapidement une enquête de voisinage. Quelqu'un a peut-être vu ou entendu quelque chose. En effet, le terrain plat, pauvrement arboré, n'est séparé de l'avenue de la Rose des vents, à cent cinquante mètres de là, que par quelques gros rochers limitrophes épars. De l'autre côté de cette rue s'aligne, à l'ombre de nombreux palmiers, une suite continue de maisonnettes contiguës par les ga-

rages, se multipliant à l'identique dans les rues arrière. Beaucoup sont inoccupées, leurs propriétaires n'y résidant qu'aux beaux jours ou aux vacances de Noël, mais quelques-unes sont habitées à l'année et peuvent leur fournir des témoins potentiels.

Ils sont deux : un gendarme qui paraît bien jeunot aux yeux d'Ernest et un autre, âgé d'une bonne quarantaine d'années, qui se présente comme l'adjudant Mercier et lui demande d'expliquer sa découverte de la voiture. Le jeunot, lui, est chargé d'éloigner les éventuels curieux ou passants qui ne vont pas tarder à se manifester. Ernest raconte donc sa promenade. Mercier note les coordonnées d'Ernest et lui demande s'il a touché quoi que ce soit.

« Oh non ! Ça risquait pas », répond Ernest encore secoué par ce qu'il a vu. Puis, après autorisation du gendarme, il rentre chez lui, tout perturbé par les évènements. Plus jamais ses promenades matinales ne seront exemptes de ce souvenir.

Arrive l'estafette de la brigade avec deux nouveaux gendarmes à bord. Mercier résume la situation et leur confie pour mission de mettre en place les piquets et le ruban qui protègeront momentanément le site. En attendant les collègues de Perpignan, Mercier fait le tour de l'endroit et prend quelques photos. Il laisse ensuite la place aux investigations des techniciens de la cellule d'identification

criminelle arrivés enfin sur les lieux, et avec l'un des deux gendarmes venus en renfort, il part frapper à la porte des maisons avoisinantes en commençant par celles situées en front de mer. La plupart des occupants de ces maisons-là, aux numéros 20, 22, 32, évoquent des explosions entendues pendant la nuit, que les gendarmes attribuent au bruit produit sans doute par l'éclatement des pneus, et les divers témoignages les situent entre deux et trois heures du matin. Aux autres numéros de la rue, ainsi que dans les maisons habitées des rues adjacentes et arrière, personne n'a entendu quoi que ce soit. De ce premier tour de quartier, les gendarmes reviennent donc avec peu d'éléments intéressants.

Pendant ce temps, des groupes de badauds se sont agglutinés sur le bord du terrain. Il est vrai que le ballet des techniciens vêtus de gants, masques et combinaisons intégrales d'un blanc immaculé, au beau milieu de ce terrain désormais partiellement charbonneux, a de quoi attirer l'attention des passants. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut assister à ce genre de spectacle. L'information a dû d'ailleurs rapidement circuler dans le quartier car c'est jour de marché. Il y a là toute la gamme des curieux. Le flâneur qui passait par hasard et s'arrête juste pour voir, sans trop s'attarder ; l'observateur méticuleux qui regarde intensément et enregistre

mentalement tout ce qui se déroule sous ses yeux ; le reporter amateur qui photographie avec son portable, anticipant le *buzz* qu'il va faire en publiant ses photos sur les réseaux sociaux ; le fouineur avide qui questionne tout le monde ; l'anxieux qui se dit que, décidément, on n'est plus en sécurité nulle part… Tout un rassemblement que les gendarmes doivent contenir, calmer et rassurer, afin que les techniciens de l'investigation scientifique puissent faire ce premier travail de terrain. Ces derniers disent à Mercier qu'il s'agit d'un incendie volontaire, à coup sûr. Reste à savoir qui est la victime et qui a mis le feu à la voiture. Le corps, après un premier examen par le légiste, a été extrait précautionneusement de l'épave, puis placé délicatement dans une housse mortuaire et emporté pour examen complet. La carcasse du véhicule est ensuite remorquée jusqu'à Perpignan. L'équipe en a terminé avec ses relevés et s'en va. Le périmètre de sécurité est levé et les gendarmes venus en renfort quittent les lieux. Mercier parcourt une dernière fois les lieux, seul, s'arrêtant ici et là, l'air pensif. Puis il regagne la gendarmerie de Canet avec son jeune collègue, Darrot.

« Vous cherchiez quoi, mon adjudant, sur le terrain ?

– Rien. J'essayais d'imaginer ce qui a pu se passer.

– Et alors, vous pensez à quoi ?

– Je ne sais pas trop. Si c'est un acte criminel, c'est étrange d'avoir choisi cet endroit. C'est plutôt exposé, pas vraiment caché. On est juste à côté des habitations, n'importe qui aurait pu passer par là et surprendre l'assassin.

– À trois heures du matin ?

– Des jeunes sortant d'une boîte de nuit par exemple, ou des types cherchant à cambrioler une maison inoccupée dans le quartier… En tout cas, il y a mieux comme coin discret. Mais si c'est un suicide… Pourquoi pas ? Mais dans ce cas, c'est une manière plutôt inhabituelle de mettre fin à ses jours ; il y a plus simple et moins extrême. Ce n'est tout de même pas fréquent de s'immoler par le feu pour mourir !

– Vous avez raison chef, c'est pas clair tout ça.

Mercier sourit. Il est plein de bonne volonté ce jeune recruté, mais il sort de l'œuf, pense-t-il. Il apprendra, comme tout le monde, en se confrontant au quotidien peu reluisant de notre travail, l'envers du décor, la face sombre de nos semblables, leur insupportable inconscience, leurs comportements incontrôlés et leur totale mauvaise foi. Ses pensées dérivent. Mercier, bien que solide d'aspect, est un tendre, parfois touché au cœur dans son métier, et ces blessures successives l'ont usé. Toujours

consciencieux, mais l'enthousiasme en berne. Il envie la fraîcheur du gamin sans toutefois rien regretter. C'est sa vie, il fait avec.

3

Le dimanche matin la victime est identifiée avec une quasi-certitude. Il s'agit de Jean Esposito, un petit patron du bâtiment de 58 ans, résidant 26 avenue de la Rose des vents à Sainte-Marie plage. Aussitôt informé par le capitaine commandant la brigade, Mercier, toujours accompagné de Darrot, le jeune gendarme également de service ce week-end-là, est envoyé au domicile de la veuve pour lui apprendre le décès de son mari et recueillir son témoignage.

Lorsqu'ils se garent devant la maison, située à même pas trois cents mètres du lieu du drame, Mercier, fort de son excellente mémoire visuelle, est certain, ici même, d'avoir sonné samedi matin, lors de son tour rapide du quartier, à la porte de cette maison sans obtenir de réponse. Un pli soucieux lui barre le front. Il dit à Darrot avant de descendre du véhicule : « Tu me laisses parler. Toi, tu regardes et tu écoutes, attentivement ». Ils sonnent à la porte. Un chien se met à aboyer et ils voient arriver au

portail un épagneul à la robe blanche et marron. « Lucky, tais-toi », ordonne une belle femme brune d'environ quarante-cinq ans, vêtue de jeans et d'un pull en laine bleu ciel assorti à la couleur de ses yeux. « Madame Esposito ? demande Mercier.

– Oui. Excusez-le, il réagit comme ça à chaque coup de sonnette. Que puis-je pour vous ?

– Gendarmerie de Canet, adjudant Mercier, et voici mon collègue, le gendarme Darrot. Pouvez-vous nous accorder quelques instants, madame Esposito ?

– Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

– Je vais vous le dire madame. Mais pouvons-nous en parler à l'intérieur ?

– Si vous voulez. Entrez, je vous en prie. »

Elle les conduit dans le salon, meublé confortablement d'un grand canapé gris aux lignes contemporaines et de deux fauteuils assortis, face à un immense téléviseur à écran plat. Pas un grain de poussière sur la table basse en verre. Tout est rangé, propre, rien ne dépasse. Une vraie fée du logis, se dit Mercier. Elle les fait asseoir sur les fauteuils et se pose sur le bord du canapé, penchée vers Mercier auquel elle demande : « Alors ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Madame, avant de vous répondre, j'aimerais savoir si vous étiez là hier matin ?

– Oui. J'ai dormi tard. Pourquoi ?

– Nous sommes passés pour une enquête de voisinage, savoir si quelqu'un avait entendu du bruit

pendant la nuit. Mais personne ne nous a répondu. Pas même votre chien d'ailleurs.

– Je dormais profondément. J'ai pris des somnifères car je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Quand à Lucky, il dormait dans sa niche sans doute. Mais pourquoi vouliez-vous me voir ?

– Je vais vous le dire, madame. Mais auparavant j'aimerais savoir si vous avez vu votre mari ce week-end ?

– Pas depuis vendredi soir en fait, reconnaît-elle. Puis elle ajoute : nous sommes sortis au restaurant avec ma fille et mon beau-fils. Puis après être rentrés, on s'est disputés, et Jean est parti furieux. Je pense qu'il fait la tête et qu'il reviendra une fois calmé. Mais pourquoi demandez-vous ça ? Il lui est arrivé un accident ?

– Vous ne l'avez pas revu du week-end ?

– Non. Mais vous ne me répondez pas. Il s'est passé quelque chose, ou sinon vous ne seriez pas là, insiste-t-elle.

– J'y viens madame. Mais j'ai une nouvelle difficile à vous annoncer, dit Mercier d'une voix douce et posée. Votre mari ne rentrera pas. Nous l'avons trouvé mort, dans son véhicule, tout près d'ici. La voiture a été incendiée de manière volontaire. C'est tout ce que nous savons pour l'instant. »

Au fur et à mesure des explications, elle pâlit, écarquille les yeux, se recroqueville puis gémit en se cachant le visage derrière les mains.